Yves MICHAUD, *L'art à l'état gazeux. Essai sur le triomphe de l'esthétique*

Paris, Stock, 2003, 204 p.

Marion Duvauchel

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7151>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7151

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2004

ISBN : 978-2-86480-838-1

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Marion Duvauchel, « Yves MICHAUD, *L'art à l'état gazeux. Essai sur le triomphe de l'esthétique* », *Questions de communication* [En ligne], 5 | 2004, mis en ligne le 19 juillet 2013, consulté le 29 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7151> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7151>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

proches qui sont parfois des délinquants avérés) contribuent à les tirer vers le bas. Voici donc une chronique du « rendez-vous manqué entre la gauche et les cités » qui éclaire bien des aspects des problèmes que l'on rencontre à l'aube de la nouvelle décennie à une échelle nationale, relative à la difficulté d'intégration de cette deuxième génération et à la tentation communautaire qui la caractérise parfois et sur laquelle conclut l'ouvrage.

On ne peut que saluer un travail aussi complet qui rassemble plusieurs sources de données, recueillies sur près de dix ans et mises en perspective de façon fort pertinente, et un ouvrage dont la lecture est rendue agréable par un style alerte mettant en valeur les acteurs de ce récit socio-politique. Au demeurant, l'ouvrage pêche, en quelque sorte, par ses qualités : il aurait été possible et judicieux d'être plus ambitieux dans l'analyse qui se cantonne à ce « rendez-vous manqué ». Car sur ce seul registre, on serait en droit de se demander s'il ne s'agit pas d'un phénomène propre à cette commune, ou encore au seul PCF (et non à la gauche tout entière). L'ensemble des processus que Olivier Masclet passe en revue – ségrégation urbaine, éclatement de la classe ouvrière, criminalisation des banlieues, défiance des édiles locaux vis-à-vis des militants issus de l'immigration, etc. – semble éclairer plus largement les errements (ou l'absence) d'une démarche d'intégration civique de la population immigrée dans son ensemble, et de celle qui est issue du Maghreb en particulier.

Aussi est-il regrettable que la question culturelle ne soit jamais abordée de front. On est en droit de se demander pourquoi les personnages qui jouent un rôle clé dans la démonstration sont tous d'origine maghrébine alors que le Luth abrite des familles originaires d'une multitude de pays d'Afrique subsaharienne et d'Asie. La question de l'extranéité doit-elle être prise comme un élément quelconque de la composition de la classe populaire domiciliée au Luth ou comme une dimension explicative de la rupture entre ses représentants et la classe politique ? La grille d'analyse qui sous-tend l'ouvrage laisse la part belle aux considérations liées aux transformations de la classe

populaire, dans une perspective de composition de classe sociale telle que posée par Pierre Bourdieu. Or, la question de l'origine étrangère et celle de l'identité arabe constituent d'évidence le *nexus* des phénomènes dont cet ouvrage rend compte avec autant de minutie et d'épaisseur, sans que leur dynamique soit traitée comme telle.

Philip Milburn

ÉRASE, université de Metz

Yves MICHAUD, *L'art à l'état gazeux.*

Essai sur le triomphe de l'esthétique.

Paris, Stock, 2003, 204 p.

Dans un style clair et avec l'allégresse corrosive qui lui est propre, Yves Michaud nous offre, avec son dernier livre d'esthétique un état de l'art contemporain édifiant. Après avoir mis en évidence le paradoxe que représente aujourd'hui le triomphe de l'esthétique dans un monde qui semble avoir définitivement réglé ses comptes à l'art – entendu au sens des beaux-arts – il annonce son programme : faire l'analyse d'une mutation dont l'auteur se garde bien d'ailleurs de penser quoi que ce soit et s'en fait même une gloire, et surtout établir le diagnostic d'un changement d'époque qui se traduit par une mutation du mode de perception des sociétés humaines. Idée généreusement reconnue à Walter Benjamin qui l'a formulée le premier. Le projet est tenu en quatre chapitres ramassés, menés tambour battant avec le ton sarcastique et résolu qui convient à un philosophe sceptique assumé comme tel.

Avec modestie, Yves Michaud commence par dire avec qui et quoi il ne se confond surtout pas : cette poignée d'adversaires qui font « rituellement semblant de s'étriper autour d'objets minuscules en comparaison de l'océan de la culture industrielle et des nouvelles formes de sensibilité qu'elle engendre » (p. 16). Il entreprend avec exactitude « l'analyse d'une mutation et le diagnostic d'une époque » (p. 17). En trois stratégies descriptives, l'auteur présente un changement : « Un nouveau régime de l'art, celui où l'esthétique remplace l'art » (p. 169). Il le décrit dans son fonctionnement (*cf.* chapitre 1), dans sa provenance historique (*cf.* chapitre 2), et dans les conséquences qu'il

a pour la réflexion esthétique (cf. chapitre 3). On ne saurait reprocher à un agrégé de philosophie de reprendre les gestes méthodologiques de la profession. Sauf que lorsqu'il prétend que, d'une part, « l'historien de l'art qui embrasse la durée et les civilisations ne dit rien de très différent : ce n'est qu'une manifestation de la conduite esthétique de l'animal humain » (p. 170), il oublie que l'historien de l'art qui embrasse la durée et les civilisations affronte des contraintes beaucoup plus lourdes que celui qui fait l'analyse d'une situation donnée et que, d'autre part, il travaille avec d'autres matériaux et d'autres présupposés. En un mot, tous les historiens de l'art ne sont pas des philosophes sceptiques.

Au fondement de son analyse, l'auteur distingue deux sphères dans le monde de l'esthétique : celle de la production des biens culturels et celle de l'art. La première critique qu'on peut lui adresser est que, si cet esthétisme triomphant, dont il proclame le règne, est effectivement observable dans le monde des biens culturels, il ne l'est pas dans le monde de l'art. D'ailleurs, Yves Michaud est lui-même trop réaliste pour ne pas voir et décrire le triomphe de la laideur ou du rien. Cette première critique relève de la simple observation d'un phénomène dont les surréalistes ont été les prophètes : la répudiation de la beauté au profit des travaux forcés. Le triomphe en question est moins celui de l'esthétique que celui du discours sur l'esthétique. Deux grandes perspectives traditionnelles structurent la réflexion : celle de la perception et celle de la création. L'auteur ne les ignore nullement, mais il ramène la réflexion esthétique antérieure à la seule question de l'origine de l'œuvre d'art. Il n'y a pas de création, seulement des productions. Curieusement, lorsqu'il lui arrive de faire usage du terme de « création », c'est lorsqu'il évoque le financement par l'État. Ce dernier finance la création, mais il n'y a plus guère d'œuvres, il y a des productions, des biens. Le premier chapitre se veut un regard de « persan débarquant de Perse », le regard d'un ethnographe, dont on ne nous cache pas le caractère « impur ». En fait de Persan débarquant de Perse, nous avons le regard joliment affûté, précis, critique et documenté d'un habitué de la sphère ultra-spécialisée

qui est rompu à l'art contemporain. On nous y promène avec un humour décapant et un scepticisme qui n'est pas toujours bienveillant. À cet effet, l'auteur légitime son enquête *via* la disqualification en règle de l'ethnographie, au motif que le statut des premiers ethnologues était variable : missionnaire, administrateur colonial, aventurier, trafiquant. Si les statuts cités par Yves Michaud avec beaucoup de verve et un entrain féroce sont tout à fait justes, il faut rappeler que l'ethnologue défini comme tel – et qui a ensuite assumé ses antécédents – ne naît pas avec les premiers travaux des hommes qui se sont intéressés, avec des statuts et des motifs divers, aux sociétés avec lesquelles ils étaient en contact pour des raisons bien différentes que le seul amour de l'anthropologie. L'ethnologie n'a pas la longue histoire de la philosophie, et si Hérodote est une sorte de précurseur, le regard ethnologique qu'il porte sur le monde ne fait pas obligatoirement de lui un ethnologue. Le journal de Bronislaw Malinowski témoigne tout simplement du fait que la sacro-sainte objectivité du scientifique et du philosophe s'emploie à faire oublier que la valeur du regard dépend de la valeur de celui qui regarde. Le mensonge de Margaret Mead qu'il invoque ne suffit pas à disqualifier la discipline. La question est peut-être moins de savoir si l'ethnographie est impure que celle de lui donner la place qui lui revient dans l'analyse. Dans le deuxième chapitre, les propos concernant l'histoire de l'art sont quelque peu surprenants : on y apprend que l'histoire des arts picturaux est une histoire close, achevée... Enfin, l'analyse du passage de l'art moderne à l'art contemporain se fait à l'aune des arts plastiques. Il est vrai que l'art contemporain flirte avec la musique et avec toutes les perspectives qu'offrent les expériences cinesthésiques que l'auteur décrit au demeurant fort bien, mais c'est analyser le passage d'une sensibilité à la lumière d'une seule dimension. Si l'étude du dadaïsme est très juste, il n'est pas certain que faire éclater un concept et précipiter la fin d'une conception esthétique soit le signe d'un renouvellement. Si l'art est mesuré à sa capacité de destruction, même des académismes, alors on conçoit que le mot de création soit banni du vocabulaire et ne fasse retour que pour

ironiser. On peut interpréter l'inspiration dada récurrente comme le témoignage de la bêtise anarchique de notre époque. Le Salon des Refusés plaiderait pour un art capable de renouveler sans détruire. Enfin, Yves Michaud occulte souvent que l'esthétique fonctionne, comme toutes les disciplines, par exclusion. Le triomphe de l'esthétique qu'il décrit n'est peut-être que le triomphe momentané de l'esthétique de la production, qui tend à imposer son modèle. Or, celle-ci est souvent fort laide. Plutôt que d'un triomphe, il conviendrait de parler d'un impérialisme. Nous ne sommes pas obligés de nous y soumettre, ni de croire tout ce qu'on nous raconte sur le sujet : « Notre culture est une culture de la copie » (p. 39). Oui, indéniablement, mais le Moyen Âge aussi copiait beaucoup et avec infiniment moins de moyens. Reprenant l'analyse de Walter Benjamin, dans son « texte visionnaire » de 1936, *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité mécanisée*, Yves Michaud souligne cette « reproductibilité de principe » qui entraîne la perte de l'unicité de l'œuvre d'art et il en dégage les conséquences philosophiques : « l'essence historique de l'œuvre d'art qui dépend des transformations sociales et des découvertes techniques » (p. 112). Pourtant, si elle copie beaucoup, notre culture manifeste aussi le regret d'un temps pas si lointain où l'artiste était encore un créateur. En dépit des critiques qu'on peut lui adresser, ce livre documenté, plein d'intérêt, écrit dans un style concis et dense, a l'inappréciable mérite de rappeler tous les théâtres actuels où le roi est nu avec une insolence salutaire. L'auteur dénigre avec chaleur, méprise avec talent, et donne libre cours à son sens évident du concret. Au passage, il égratigne Pierre Bourdieu, ne ménage personne et manifeste souvent qu'il connaît bien la question.

Marion Duvauchel
IUFM Valenciennes

Jacqueline NACACHE, *L'acteur de cinéma*.
Paris, Nathan, coll. Cinéma, 2003, 192 p.

Si la plupart des livres consacrés aux acteurs et actrices de cinéma se présentent sous la forme d'ouvrages grand public – albums photos, souvenirs, entretiens, biographies autorisées ou non –, on peut constater que

le champ des études cinématographiques universitaires génère, depuis quelques années, un nombre croissant de travaux analytiques portant sur ce thème. Parmi les nombreuses questions que se posent les chercheurs face aux acteurs et actrices de cinéma, on peut distinguer certains axes de recherche privilégiés : d'une part, le domaine très riche des *star studies* et, d'autre part, une série d'études sur l'expression corporelle. Le problème plus spécifique du jeu d'acteur se trouve en quelque sorte à mi-chemin : si le corps est l'instrument de travail privilégié des comédiens, son expressivité se trouve pour ainsi dire encadrée par la *persona* que la vedette s'est créée (ou que l'industrie a créée pour elle).

Le livre de Jacqueline Nacache n'est pas, à proprement parler, un ouvrage d'introduction au vaste champ des travaux sur le phénomène de l'acteur de cinéma. Tout en se référant à d'autres travaux et en donnant par là un aperçu des discussions en cours, l'auteur développe ses propres idées sur la question qu'il est intéressant de comparer avec celles d'un autre livre récent qui opère des choix différents et opte pour une approche plus ouvertement didactique et systématique (Pitassio F., *Attore/Divo*, Milano, Il Castoro, 2003, 175 p.). De ce point de vue, on pourrait conseiller au lecteur néophyte de commencer par lire le huitième et dernier chapitre qui présentent un tour d'horizon succinct – mais efficace – de l'état des recherches, ce qui permet de mieux situer le discours proposé ici dans le champ des études sur l'acteur.

Le livre s'ouvre sur un chapitre qui donne une première réponse à la question : qu'est-ce qu'un acteur de cinéma ? Là sont abordés quelques grands thèmes qui traversent l'ouvrage. Le deuxième chapitre présente des théories portant sur l'acteur de cinéma, la plupart venant du cinéma soviétique des années 20 – un choix qui se défend facilement par l'ampleur et la richesse de ce corpus. Dans le chapitre suivant, le lecteur peut découvrir différents aspects du travail de l'acteur : le jeu avec son apparence, les gestes, la voix, ainsi que ses limites (sa disparition dans les effets spéciaux, son remplacement par le numérique, et sa présence sous forme d'excès dans l'image pornogra-